

PRAGMATIQUE ET PARTICULES EN GREC ANCIEN

Bernard Jacquinod

*Université Jean Monnet - Saint-Etienne, France
CNRS, GDR 1038 de Linguistique du Grec Ancien*

Abstract: One of the most striking features of Classical Greek is the existence of numerous link-words, which are usely called *particles* by the Hellenists. Very different -and sometimes opposite- meanings are attached to a great number of these particles. The question here is how the researches in pragmatics are enable to help us to describe the fonctions of a part of these words. Plato's works offer, due to their sides, a valuable corpus. Moreover, they consist in dialogues with sometimes long explanations, and with some narrative parts, for instance the famous myths. This paper will be limitated to oppositional and concessive particles.

Keywords : adversative, greek, particles, Plato, pragmatics.

1. INTRODUCTION

*Les hommes sont mortels,
or Socrate est un homme,
donc Socrate est mortel.*

Dans ce texte, *or* sert à introduire la mineure du syllogisme, et *donc* en introduit la conclusion. Loin de moi l'idée de réduire à cette fonction ces deux connecteurs du français. Mais il faut bien reconnaître que je ne pouvais guère remplacer une de ces conjonctions par une autre (à la rigueur mettre *par conséquent* au lieu de *donc*), et surtout il faut voir que, en les employant, je donne une information absolument claire à mon interlocuteur : je lui fais savoir que je suis en train d'énoncer un syllogisme sous la forme léguée par une tradition qui remonte aux Grecs de l'époque classique. Il est certes important de relever cet emploi de *or* dans un syllogisme, mais le plus important n'est peut être pas sa valeur logique, mais, même ici, l'intention du locuteur. Il me paraît donc légitime, dès lors que je me situe dans la perspective de la pragmatique,

d'étudier l'association d'une particule avec une situation de communication (sans chercher à étudier tous les emplois possibles de ladite particule).

Le grec classique se caractérise par un nombre élevé de connecteurs qui sont traditionnellement appelés *particules* par les hellénistes. Ce sont des mots invariables qui servent à articuler soit des syntagmes, soit des propositions, soit des phrases. Cette abondance des particules distingue même le grec ancien du grec moderne. Si J. Humbert dans sa *Syntaxe grecque* (1954) traite d'une vingtaine de particules simples, J.B. Denniston dans *The Greek Particles* (1954) en étudie une trentaine, et, si l'on prend en considération les groupements de particules, le chiffre monte à environ 80. A nombre de ces particules, on attribue des sens nombreux et différents, parfois opposés. La question qui est ici posée est de savoir si les études sur la pragmatique peuvent aider à mieux définir le rôle ou du moins certains rôles d'une partie de ces mots. Je prends pour base l'œuvre de Platon qui offre par ses dimensions un corpus abondant et particulièrement intéressant. En effet, elle est constituée pour une grande part de dialogues, mais ceux-ci sont entremêlés de digressions parfois longues, avec des mythes qui prennent volontiers une allure narrative. C'est donc, grâce à cette variété de types de discours, un champ d'étude particulièrement adapté à un examen de ce genre de mots.

Il n'est pas possible dans les dimensions imposées de faire autre chose que de proposer quelques hypothèses pour une partie seulement de ces particules. Le domaine retenu est celui des particules plus ou moins argumentatives. A Denniston qui vise surtout à décrire de façon exhaustive les emplois s'opposent des études comme celles de Sicking-Ophuijsen (1993) qui cherchent l'unité des sens de chacun de ces mots. La perspective pragmatique a été souvent choisie lors du colloque d'Amsterdam *New Approaches to Greek Particles* (1996) et elle fonde le mémoire d'Elsa Oréal intitulé *La fonction argumentative des particules dans les Harangues de Démosthène* (1995). Cet excellent travail, dans lequel elle propose une valeur nette pour huit particules : *allá, ára, dé:, kaitoi, méntoi, mé:n, oún, toimun*, est tout à fait dans la ligne de ce que nous nous étions proposé de faire, et nous servira donc de base de travail. Toutefois il souffre peut-être du choix de son corpus. Personne ne met en doute la polyphonie qui est inscrite au cœur d'un texte à locuteur unique, mais un texte du type des harangues politiques ne comporte pas certains emplois qui se manifestent dans un dialogue.

2. LA PARTICULE «MENTOI»

Ainsi, *méntoi* signalerait «la simultanéité de deux assertions». Or il arrive très fréquemment chez Platon que *méntoi* se trouve dans l'acquiescement de l'interlocuteur pour souligner l'accord avec ce qui vient d'être dit, type

1. Platon, *Resp.* VIII 573d9

«---...ne germe-t-il pas une foule de désirs violents ...?
— Oui (*méntoi*), une foule».

Sauf à jouer sur les mots, il n'y a pas deux assertions. On ne peut davantage accepter l'opinion de Sicking pour qui *méntoi* sert à prévenir une mauvaise interprétation possible de ce qui précède. Il est vrai que Sicking travaille à partir de deux discours assez courts de Lysias, le premier n'ayant aucun emploi de *méntoi*, le second 4. En corrigeant la proposition d'E. Oréal, on pourrait dire que *méntoi* exprime seulement qu'il y a manifestation d'un accord avec ce qui vient d'être dit.

3. LA PARTICULE «KAITOI»

Le rôle que Sicking attribue à *méntoi* revient à mon sens à *káittoi*. J'ai proposé, dans ma communication à Amsterdam, de reconnaître que lorsque le sujet qui parle veut, tout en maintenant ce qu'il vient de dire, réfuter une interprétation qu'on pourrait en tirer et qui serait fausse, il emploie *káittoi*. Ce que j'avais symbolisé par

A *káittoi* B, si

A $\Rightarrow c$

B = $\neg c$.

Au début de l'*Apologie*, Socrate dit :

2. Platon, *Apolog.*, 17a1-4 «Je ne sais trop, Athéniens, quel effet mes accusateurs ont pu produire sur vous. Pour moi, en les écoutant, j'ai failli oublier qui je suis, tant leurs discours parlaient de façon persuasive (*pithanôs*). Et pourtant (*káittoi*), sans exagérer, ils n'ont pas dit un seul mot de vrai».

Devant un tel exemple, il ne faut pas se demander si la particule est adversative ou non (on peut soutenir l'un et l'autre), mais bien décrire son fonctionnement. Il peut être éclairant de voir la portée argumentative de l'adverbe *pithanôs*, que nous avons traduit par «de façon persuasive»: cet adverbe situe les propos des accusateurs de Socrate dans le domaine de la conviction, mais, d'un point de vue argumentatif, la valeur persuasive oriente vers une valeur de véridicité. De «ils sont convaincants», on est porté à conclure à «ils disent vrai». La phrase introduite par *káittoi* ne récuse pas les propos précédents, n'annule pas l'idée que les propos des accusateurs de Socrate sont tellement bien présentés qu'ils sont capables de persuader, elle n'est donc pas véritablement adversative, mais elle élimine une interprétation qui pourrait venir à l'esprit. Elle nous rappelle que celui qui persuade peut être menteur. Elle évite à l'interlocuteur de se fourvoyer sur une fausse piste, de conclure, à partir de «ils persuadent», à «ils disent vrai». On peut formaliser ainsi : nous avons donc une affirmation A (= ils sont convaincants) qui pourrait aller dans le sens d'une conclusion c, non explicitée (= donc ils disent vrai). *Káittoi* introduit une affirmation B (= en fait ils ont menti) qui ne détruit pas A (il reste qu'ils sont capables de convaincre) (B $\wedge \neg A$), mais qui pousse à conclure $\neg c$ (=ils disent des choses qui ne sont pas vraies).

O. Ducrot a décrit d'une façon proche un des deux emplois de la conjonction française *mais*, celui qui correspond à all. *aber* et à espagnol *pero* (1975, 226-8). Comme ce *mais* (et à la différence de all. *sondern* et esp. *sino*), *káittoi* ne présuppose pas que la proposition précédente soit négative, ni de forme, ni de sens. Et on peut ajouter que A et B n'appartiennent pas toujours directement à la même classe argumentative.

Un très bel exemple est signalé dans le mémoire d'E. Oréal :

4. Démosthène, XIII, 26,8 «Pendant 45 ans, ceux-ci furent les chefs des Grecs, agréés par eux, ils accumulèrent dans l'acropole plus de dix mille talents, érigèrent de nombreux et beaux trophées, gagnés sur terre et sur mer, dont aujourd'hui encore nous sommes fiers. Or (*káittoi*), sachez qu'ils ne les ont pas érigés pour que nous les admirions du regard, mais pour que nous imitions les vertus de ceux qui les ont érigés.»

Ce qui est proposé («pour que nous imitions les vertus de ceux qui les ont érigés») est précédé, sous forme négative, de ce que la particule nous invite à repousser («ils ne les ont pas érigés pour que nous les admirions du regard»).

On peut voir aussi les trois emplois qui sont en *Phédon*, 68 d12, e3 et e7.

5. Platon, *Phédon* 68d6-69a2

«— La crainte de maux plus grands ne détermine-t-elle pas ceux d'entre eux qui ont du courage à affronter la mort, quand il y a lieu de l'affronter?

— C'est cela!

— Ainsi (*ára*), c'est en étant peureux et par peur que sont courageux tous les hommes, les philosophes exceptés. Et pourtant (*kaítoi*), il est irrationnel que la peur et la lâcheté puissent donner du courage!

— C'est absolument vrai.

— Passons à ceux d'entre eux qui ont de la prudence. Ne leur arrive-t-il pas, pareillement, qu'une sorte de dérèglement soit le principe de leur tempérance? Pourtant (*kaítoi*) nous disons qu'il y a impossibilité à cela, cependant (*all' homo:s*) c'est un fait qu'ils sont dans une situation analogue, avec leur niaise tempérance! Car ils redoutent d'être privés de tels autres plaisirs dont ils ont envie, et, si de certains ils s'abstiennent, c'est qu'il y en a certains qui les dominent. On a beau (*kaítoi*) appeler dérèglement une sujétion à l'égard des plaisirs, cependant (*all' homo:s*) c'est un fait: ces gens-là subissent la domination de quelques plaisirs et c'est ainsi qu'ils en dominent d'autres».

Cette description ne rend pas compte immédiatement de tous les emplois de *kaítoi*, elle ne représente qu'un usage argumentatif fréquent et très caractéristique: lorsque le locuteur veut dire qu'il maintient son affirmation précédente, mais rejette ce qu'on se croirait autorisé à en déduire, il emploie *kaítoi*. D'autres emplois pourraient toutefois être ramenés à cette idée en analysant de près l'expression, notamment lorsqu'il y a une question ou une subordonnée conditionnelle. Quoi qu'il en soit, la proposition d'E. Oréal est bien vague : «pertinence et non autonomie». *Kaítoi* marque toujours une divergence par rapport à une pensée supposée. Et les analyses de Denniston qui font intervenir des syllogismes (souvent incomplets) ne définissent pas en réalité un rôle particulier de *kaítoi*. Il y a ici recherche abusive de valeurs logiques. D'ailleurs les Grecs ne s'y sont pas trompés, eux qui, dans les syllogismes au sens technique du terme, dans les réflexions des philosophes stoïciens, qui donnent des quantités d'exemples bien typés, n'utilisent pas cette particule (voir la valeur en Platon, *Théét.* 148b7).

Denniston (p.562) classe dans les emplois logiques à l'intérieur d'un syllogisme:

6. Platon, *Charmide* 164c1:

«— Ainsi, repris-je, le médecin, que son remède réussisse ou non, peut avoir guéri sans savoir ce qu'il faisait. **Cependant** (*kaítoi*), s'il réussit, tu l'appelles sage. N'est-ce point ce que tu disais?

— Oui.

— Par conséquent (*oukoûn*), si je ne me trompe, quand il guérit son malade, il agit sagement et il est sage, mais sans savoir qu'il l'est?».

On peut voir ici un syllogisme (en n'oubliant pas que la conclusion se veut absurde, Socrate ne l'énonçant que pour mettre en déroute son interlocuteur Charmide). Mais on ne justifie pas ainsi l'emploi de *kaîtoi*, qui ne saurait figurer à la place du *or* dans le syllogisme mis en exergue. L'opinion courante serait qu'on ne peut déclarer sage celui qui agit sans savoir ce qu'il fait.

4. LA PARTICULE «MEN»

E. Oréal voudrait que *mé:n* «marque l'existence d'une opposition argumentative» et Sicking affirme que l'emploi caractéristique de cette particule réside dans l'expression du contraire de ce que l'interlocuteur pourrait supposer ou souhaiter.

La particularité la plus nette de *mé:n* est d'être très souvent précédée d'un autre mot, négation ou autre particule (N.B. *Mé:n* n'est jamais seul chez Démosthène, si on prend en compte la négation). Il est connu aussi que ce mot a eu un emploi non adversatif fréquent chez Platon. Un exemple comme

7. Platon, *Timaeus* 20d 2-9

«(Hermocrate) — Ce récit, Critias, redites-le maintenant à Socrate, afin qu'il juge s'il est ou non utilisable pour ce qu'il nous prescrit.

(Critias) — C'est ce qu'il faut faire, si toutefois notre troisième compagnon, Timée, est de cet avis.

(Timée) — Certes (*mé:n*¹), c'est mon avis.

(Critias) — Écoute donc, Socrate, une histoire étrange, mais (*mé:n*²) absolument vraie.

Le second emploi (*mé:n*²) pourrait correspondre aux définitions de l'Oréal ou de Sicking, mais absolument pas le premier (*mé:n*¹). Celui-ci renforce un avis qui est plutôt attendu par les interlocuteurs. Non seulement il n'y a ici aucune opposition argumentative, mais il n'y a même pas une divergence argumentative. Les très nombreux *kaî mé:n* chez Platon introduisent un nouvel argument (même emploi chez Thucydide, par ex. I,70,4), assez souvent le rappel d'un acquis antérieur, parfois la mineure d'un syllogisme.

Oréal fonde son étude sur les emplois avec négation, et conclut de là à une valeur fondamentale négative, qu'elle étend ensuite aux autres exemples, en l'occurrence aux emplois de *kaî mé:n*: est-ce une démarche légitime de partir du tour avec négation pour fonder une valeur négative ? Car on se trouve très gêné par les autres exemples (d'où son explication embarrassée, par la rhétorique, de 3e *Phil.* 12 (p.75) - classé 'progressive' par Denniston, p. 35. Voir aussi ses concessions (même page) sur *Chers.* 60).

Faut-il voir, comme on le fait d'ordinaire, dans l'emploi affirmatif de Platon un idiotisme sicilien, dû à son séjour dans cette île ? Un homme aussi cultivé que Platon, un Athénien de souche, un homme qui réfléchit sur sa langue, peut-il voir son idiolecte durablement affecté par un voyage ? L'emploi de *kaî mé:n* ne me semble pas différent chez lui de celui de Thucydide,

de Démosthène même. On voit bien que là il y a affirmation de la vérité d'un autre élément, affirmation dont la véracité est indépendante du contexte proche.

Au début du livre VIII de la *République*, Socrate récapitule des points d'accord découlant des discussions antérieures.

8. Platon, *Resp.* VIII, 534 a1-b4

«— Voilà. Rappelons nos points d'accord [avec ici un *dé:*] : une cité qui aspire à être bien gouvernée doit connaître la communauté des femmes, la communauté des enfants et de toute leur éducation, comme aussi la communauté des occupations dans la guerre comme dans la paix, et avoir pour rois ceux des citoyens qui se sont montrés supérieurs dans la philosophie et dans la guerre.

— Nous en sommes tombés d'accord, dit-il.

— Et assurément, en outre (*kai mè:n kai*) nous sommes convenus de ceci : les chefs, une fois établis, iront à la tête de leurs soldats installer ceux-ci dans les résidences dont nous avons antérieurement établi le caractère et où aucun d'eux n'aura la propriété de rien».

Il y a adjonction (notée par *kai*) d'une idée dont la valeur a été établie antérieurement et dont ici seul compte le fait qu'elle est tenue pour incontestable. Naturellement, une valeur oppositive naît avec *allà mè:n*, mais elle est due à *allà*. Ainsi, dans ce dialogue où Socrate veut définir avec Hermogène la question à traiter:

9. Platon, *Cratyle*, 391a8-b6

«(Socrate) — Contrairement à la première opinion, le nom semble posséder une certaine justesse naturelle,

(Hermogène) — Parfaitement.

(S.) — Il nous faut donc (*oukoûn*) chercher après cela, si toutefois tu désires le savoir, en quoi consiste cette justesse.

(H.) — Mais certainement (*allà mè:n*) je désire le savoir.

(S.) — Eh bien (*toimun*), examine-le.

(H.) — Comment donc (*oûn*) faire cette étude ?»

Mé:n est fortement assertif et c'est *allà* qui indique que ce qui est asserté détruit ce qu'il y avait d'hypothèse (*si toutefois*) dans les propos de Socrate.

5. LES PARTICULES «ALLA», «ARA», «TOINUN», «OUN» ET «DE:»

Allà, selon E. Oréal, «signale une divergence argumentative», idée qui rejoint celle de L. Basset (1996), qui, de façon plus précise, pense que le locuteur emploie *allà* lorsqu'il «n'accepte pas telle quelle la situation d'énonciation instaurée dans l'acte de parole précédent et, par conséquent, corrige une des quatre composantes sémantiques de ce dernier (thème de discours, présupposé, posé, sous-entendu)».

Tout le monde s'accorde à reconnaître que *ára* devient au 4e siècle avant J.C. une particule conclusive et qu'elle correspond alors au *donc* du syllogisme mis en exergue ; E. Oréal a bien vu qu'il y avait dans *ára* non-assertion de l'énoncé. Il manquait à son corpus des exemples de type conclusif. Peut-être serait-il meilleur, en se rapprochant de J.M. Ophuijsen, de reconnaître que la fonction de *ára*, qui a beaucoup évolué depuis Homère, est, au 4e siècle, de signaler qu'il y a cohésion entre des affirmations successives, et que le lien se réalise par le contenu, et sans prise de position personnelle du locuteur.

= *il ressort de là, il est(/sera) cohérent avec ce qui précède*

Voir plus haut l'ex. 4, tiré du *Phédon*. Voir aussi la série de quatre *ára* en

10. Platon, *Cratyle* 385b7

«(Socrate) — Celui qui dit les choses qui sont comme elles sont est vrai, et celui qui les dit comme elles ne sont pas est faux?

(Hermongène) — Oui

— Il est donc (*ára*) possible de dire par le discours ce qui est et ce qui n'est pas?

— Parfaitement.

— Et le discours vrai, est-ce dans l'ensemble qu'il est vrai, sans que ses parties le soient?

— Non, ses parties le sont aussi.

— Est-ce les parties principales qui sont vraies, et non les petites? Ou le sont-elles toutes?

— Toutes, à mon avis.

— Peux-tu donc (*oún*) énoncer une partie du discours plus petite qu'un nom?

— Non, c'est la plus petite.

— Alors (*ára*) le nom qui fait partie du discours vrai, on l'énonce?

— Oui.

— Et *il est vrai*, suivant toi.

— Oui.

— Et la partie du discours faux, n'est-ce pas une fausseté?

— Sans doute.

— On peut donc (*ára*) dire un nom vrai ou faux, si c'est possible de le dire du discours?

— Evidemment.

— Le nom que chacun attribue à un objet est donc (*ára*) le nom de chacun?

— Oui.»

Il me semble qu'il faut aussi améliorer l'analyse de *toínun*. Pour E. Oréal, *toínun* signale que l'énoncé «complète un point admis précédemment». Il vaut sans doute mieux revenir à des formulations du type «passage à l'étape suivante», avec, comme le suppose le mot étape, à la fois continuité et rupture. Ainsi, une fois le plan de l'exposé présenté, le passage à la première partie annoncée est souligné par *toínun*. Il en va de même lorsque l'exposé reprend un terme de la phrase précédente, notamment pour faire d'un focus un topique.

Pour finir, on peut, avec E. Oréal, admettre que *oún* marque l'énoncé comme un aboutissement ou une étape, ou plutôt, comme «une référence à l'amont du discours et un enchaînement fermé.». Dans l'exemple 9 cité plus haut et tiré du *Cratyle* plus haut: une fois la mise au point faite par le *allà mè:n*, on devrait passer à l'étape suivante annoncée, l'examen de la question, d'où un *toínun*, mais Hermogène renvoie la balle à Socrate, tout en admettant le contenu de tout ce qui précède, d'où le *oún*. Dans ce qui précède dans le même passage, on voit que *oukoún* connaît un emploi comparable.

On lui accordera aussi la valeur confirmative de *dé:*, qui «indique que l'énoncé est réasserté». Pour cette valeur admise de *dé:*, nous ne donnons pas d'exemple, il suffit de se reporter à l'exemple 8 donné plus haut pour *kai mè:n* : Platon, *Resp.* VIII, 534 a1-b4

6. CONCLUSION

Cet exposé voudrait contribuer à déplacer le point de vue dans la description des particules grecques. Il n'a d'autre prétention que de proposer une pierre pour un édifice déjà commencé, pierre encore bien mal dégrossie et qui aurait besoin d'être retaillée pour s'insérer, peut être, dans cette construction. Le point de vue est synchroniquement limité, et ne prétend pas annuler des analyses portant sur des périodes antérieures (par exemple pour *ára*) ou ultérieures.

REFERENCES

- Basset, L. (1996). «La conjonction adversative *alla* dans les *Grenouilles* d'Aristophane» : cf. Rijksbaron.
- Denniston, J.D. (1954) *The Greek Particles*. 2e éd. Oxford (Clarendon Press).
- Humbert, J. (1954). *Syntaxe grecque*. Paris (Klincksieck).
- Jacquinod, B. (1996). «Un réexamen de la particule *kaitoi*», *New Approaches to Greek Particles* : cf. Rijksbaron.
- Ophuijsen (1993) : cf. Sicking.
- Oréal, Elsa (1995). *La fonction argumentative des particules dans les Harangues de Démosthène*. Mémoire de D.E.A., Paris (E.P.H.E.).
- Rijksbaron, A. (1997). *New Approaches to Greek Particles. In honor Kees Ruijgh*. Actes du colloque d'Amsterdam janv. 1996.
- Sicking, C.M.J. - Ophuijsen J.M. (1993). *Two studies in Attic Particle Usage. Lysias and Plato*. Leiden.